

LES GARÇONS

ET

LES GENS MARIÉS,

COMÉDIE EN DEUX ACTES

MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. ^kDUMERSAN ET ²BRAZIER.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL,
LE 3 NOVEMBRE 1832.

—•••—
PRIX : 1 FR. 50 C.
—•••—



PARIS.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS ROYAL, GRANDE COUR,
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS.

.....
1832

PERSONNAGES.

RIBOULEAU, garçon d'une cinquantaine d'années.

DUCHEMIN, son ami, autre garçon un peu plus vieux.

COQUET, bourgeois de Paris, 50 ans.

JOLI, son cousin, 30 ans.

AUGUSTE, neveu de Ribouveau.

MADAME COQUET, 45 ans.

EULALIE, sa fille.

MADAME JOLI, femme à prétentions, 25 ans.

MANETTE, gouvernante de Ribouveau*.

ÉLISABETH, cuisinière de M^{me} Coquet.

DEUX COMMISSIONNAIRES dont un parlant.

UN GARÇON TRAITÉUR.

ACTEURS.

M M. PHILIPPE.

BOUTIN.

DORMEUIL.

LEVASSOR.

BEAU.

M^{mes} TOBI.

LILI-BOURCOIN.

DUCHEMIN.

COUURIER.

LECLERCQ.

* Ce rôle doit être joué par une Dugazon.



La scène se passe à Paris dans le quartier du jardin des Plantes.

NOTA. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier occupe la gauche du spectateur.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
AUE DE VERNEUIL, N° 4.

LES GARÇONS ET LES GENS MARIÉS,

COMÉDIE MÊLÉE DE COUPLETS.

ACTE I.

Un salon. Une porte à gauche qui est celle de la salle à manger ; trois portes au fond : celle du milieu pour le dehors , celle de gauche pour Eulalie , celle de droite pour M. Coquet. A droite , une cheminée sur laquelle est une pendule avec une cage de verre ; à gauche , au premier plan , une petite table. Deux fauteuils , quelques chaises.

SCENE PREMIERE.

EULALIE*, ÉLISABETH, *essuyant des verres de champagne , près de la petite table à gauche du spectateur.*

ÉLISABETH.

Il y a long-temps qu'ils n'ont servi, les verres à champagne ! depuis deux ans que je suis ici, c'est la première fois qu'on donne un grand dîner.

EULALIE.

Dame ! mes parens ne sont pas riches, Élisabeth.

ÉLISABETH.

Ce n'est pas une raison ; aujourd'hui on donne des diners pour le devenir. Mais quand on veut marier une fille , on met, comme on dit, les petits plats dans les grands. Prenez donc garde, mam'selle, vous avez manqué de casser ce verre.

EULALIE, *jetant la serviette.*

Ça m'ennuie d'essuyer comme ça.

ÉLISABETH.

Il faut pourtant vous habituer au ménage. Il me semble que pour une jeune fille que l'on va marier vous n'êtes pas gaie du tout.

EULALIE.

Je crois bien ! épouser monsieur Ribouveau, un vieux garçon de cinquante ans.

* Elle a une petite robe de fantaisie, un tablier de soie qu'elle ôte pour sa seconde entrée.

ÉLISABETH.

Comment donc ! un gros papa de bonne humeur, qui ne fait que rire et chanter.

EULALIE.

Ce sera bien amusant !

ÉLISABETH.

Et puis, vous ne me dites pas le fin mot.

EULALIE, *étonnée.*

Quoi ?

ÉLISABETH.

Est-ce que vous croyez que je n'ai pas vu que vous aimiez monsieur Auguste, ce jeune horloger qui vient remonter les pendules ici et chez madame Joli.

EULALIE.

Monsieur Auguste ?

ÉLISABETH, *l'imitant.*

Oui, monsieur Auguste. C'est mal de me faire des cachoteries ; dans toutes les maisons où j'ai servi, j'avais la confiance des jeunes personnes, et je ne disais jamais rien à leurs parens. Chacun a sa petite politique, voyez-vous.

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Recevoir le secret de l'un,
Et ne jamais le dire à l'autre,
Mon Dieu ! mam'selle, c'est bien commun
Dans un siècle comme le nôtre.
Ne penser qu'à son p'tit budget,
Qu'on administre ou qu'on fricasse,
Et ménager chaque intérêt,
Qu'on soit cuisinière ou préfet...
Voilà comme l'on reste en place.

EULALIE.

Ah ! ma pauvre Elisabeth, je suis bien malheureuse !...

ÉLISABETH.

Malheureuse ? vos parens vous adorent, ils vous donnent tout ce que vous voulez.

EULALIE.

Et même ce que je ne veux pas. Ce n'est pas moi qui leur ai demandé monsieur Ribouveau.

ÉLISABETH.

Il est vrai qu'il n'est pas beau. Je lui trouve un physique *grotesque*.

EULALIE, *pleurant.*

Je ferai tout pour ne pas être la femme de monsieur Ribouveau. Je n'en veux pas, ça ne sera pas.

ÉLISABETH.

Allons, voilà qu'elle pleure à présent!

EULALIE, *pleurant plus fort.*

Quand je le vois, je suis dans un état...

ÉLISABETH.

Voyons, ne faites pas l'enfant ; si monsieur Auguste venait, il verrait que vous pleurez.

EULALIE.

Ça m'est bien égal!

ÉLISABETH.

Il se douterait que c'est à cause de lui ; ça lui donnerait de l'amour-propre, et les hommes n'en ont déjà que de trop. Tenez, le voilà. Essayez vos yeux.

EULALIE.

Non : je veux qu'il voie que j'ai pleuré.

SCENE II.

ÉLISABETH, AUGUSTE, EULALIE.

AUGUSTE.

Mademoiselle Eulalie, j'ai l'honneur de vous présenter mes devoirs. Bonjour, Élisabeth!

ÉLISABETH.

Bonjour, monsieur Auguste ! toujours exact.

AUGUSTE, *ôtant le verre de dessus la pendule.*

Un horloger doit être à la minute. (*à Élisabeth.*) Qu'est-ce qu'elle a donc, mademoiselle Eulalie ?

ÉLISABETH.

Nous avons le cœur gros.

AUGUSTE, *s'approchant d'elle.*

Vous avez pleuré, mademoiselle ?

ÉLISABETH.

Non, non.

EULALIE, *vivement.*

Si ; j'ai pleuré : pourquoi mentir ?

AUGUSTE,

Je le vois bien ; vous avez les yeux rouges.

EULALIE,

Monsieur Auguste, vous pouvez, à dater d'aujourd'hui, parler devant Élisabeth. Elle a ma confiance.

ÉLISABETH.

Oui : apprenez qu'on veut marier mam'selle.

AUGUSTE.

Dieu ! n'y a-t-il pas de moyen ?...

ÉLISABETH, *avec importance.*

Quelles sont vos intentions, jeune homme ?

AUGUSTE, *timidement.*

Mes intentions seraient de m'établir, et mon bourgeois m'a dit que si je trouvais huit à dix mille francs, il me recéderait son fonds.

EULALIE.

Oui, mais celui que mes parens ont choisi me prend pour rien.

AUGUSTE.

Ah! mademoiselle Eulalie... tâchez de retarder le plus que vous pourrez! Je monte chez madame Joli... car si jen'arrangeais pas sa pendule, elle jeterait de beaux cris.

ÉLISABETH.

Mon Dieu!... depuis quinze jours qu'elle a une pendule... elle la fait sonner bien haut.

AUGUSTE.

C'est mon horloger qui la leur a vendue; ils le paient à tant par mois.

ÉLISABETH.

Je crois bien. Ça fait de l'embarras, et son mari a une place de deux mille francs à l'entrepôt des vins... (*On entend madame Coquet dans la coulisse.*) Mais j'entends madame qui monte.

AUGUSTE.

Mademoiselle Eulalie, pensez à moi... (*Il sort.*)

EULALIE.

Monsieur Auguste, ne m'oubliez pas...

SCÈNE III.

ÉLISABETH, UN COMMISSIONNAIRE, portant un panier, MADAME COQUET, EULALIE.

MADAME COQUET, *entrant par la porte de gauche.*

Par ici, par ici; levez le pied, il y a un pas...

LE COMMISSIONNAIRE.

N'ayez pas peur, la bourgeoise.

MADAME COQUET.

Posez ça là: voilà quatre sols.

LE COMMISSIONNAIRE.

Ah! faire venir un homme du marché aux chevaux pour quatre sols!...

MADAME COQUET.

Quand je vais à la halle, pour six sols je reviens en omnibus.

LE COMMISSIONNAIRE.

Eh bien! payez-moi comme un omnibus.

MADAME COQUET.

Tenez, voilà vos deux sols : tout le monde aujourd'hui veut rouler dans l'or et dans l'argent.

LE COMMISSIONNAIRE.

Ce n'est pas pour moi que vous dites ça. Salut, la bourgeoise.

(*Il sort.*)

MADAME COQUET.

Tenez, Elisabeth, voilà des prunes, des pêches, des poires ; vous les arrangerez dans des assiettes, avec des feuilles de vigne. Et vous, Eulalie... pourquoi n'êtes-vous pas habillée?...

EULALIE.

J'y allais, maman.

MADAME COQUET.

J'espère que vous ne ferez pas la maussade devant monsieur Ribouveau. Vous savez quelles sont nos idées sur lui?...

EULALIE.

Mais, maman...

MADAME COQUET.

Ne raisonnez pas, comme vous le faites toujours.

(*Eulalie sort.*)

SCENE IV.

ÉLISABETH, MADAME COQUET.

MADAME COQUET.

L'horloger est venu, à ce que m'a dit la portière... Où est-il donc ?

ÉLISABETH.

Il vient de monter chez madame Joli. Il a bien arrangé la pendule, madame ; il est resté ici une grande demi-heure.

MADAME COQUET, *voyant le verre à côté.*

Oui, il l'a bien arrangée : il n'a seulement pas remis le verre dessus.

ÉLISABETH.

C'est qu'il l'a oublié.

MADAME COQUET.

Cette bêtise!... Certainement, c'est qu'il l'a oublié. (*Elle écoute.*) Ah! ça, mais elle ne va pas, cette pendule.

ÉLISABETH.

Il aura peut-être oublié de faire aller le balancier.

MADAME COQUET.

Je suis très mécontente ; dernièrement il a cassé le verre, aujourd'hui il a oublié le balancier...

AIR : *Qu'il est flateur d'épouser celle.*

Ce jeune homme a la tête folle!

A quoi diable peut-il songer ?

J'irai, j'en donne ma parole,

Me plaindre chez mon horloger.

C'est qu'à la fin c'est ridicule!

Ce bel ouvrier me déplaît :

Depuis qu'il monte ma pendule,

Je ne sait plus l'heure qu'il est.

Et monsieur Coquet a-t-il été à la cave ?...

ÉLISABETH.

Non, madame, il lit le journal, que j'ai été chercher au cabinet littéraire vis-à-vis la Pitié.

MADAME COQUET.

C'est vous qui me faites pitié ; allez à votre cuisine. (*Elle appelle.*) Monsieur Coquet !...

ÉLISABETH, à part.

Elle est dans ses jours de rabachage... C'est monsieur qui va recevoir la bordée. (*Elle sort à gauche.*)

MADAME COQUET, appelant.

Monsieur Coquet !

SCENE V.

MADAME COQUET, MONSIEUR COQUET.

COQUET, *paraissant le journal à la main.*

Me voilà... Qu'est-ce que tu veux, Clorinde ?...

MADAME COQUET.

Déjà avec vos journaux !... (*Elle tire le journal et le déchire.*)

COQUET.

Ah ! tu as bien travaillé ; en voilà pour mes huit sols.

MADAME COQUET.

Avez-vous été chez le notaire prendre les renseignemens sur monsieur Ribouveau ?...

COQUET.

Pas encore...

MADAME COQUET.

Pas encore, pas encore... C'est toujours la même chanson.

AIR : *Vaudeville de Haine aux Femmes.*

Vous êtes calme, et moi je boute

Lorsque je vois votre indolence ;

Grand Dieu ! qu'il faut de patience

Avec un mari comme vous !

Je ne me plains jamais sans causes ;

Dès long-temps je vous connais bien :
 Vous commencez toujours les choses,
 Et vous ne finissez à rien.

COQUET, *ricanant.*

Je ne finis à rien... Clorinde, ça te plaît à dire...

MADAME COQUET.

Si vous n'avez pas été chez le notaire, vous êtes monté chez la cousine Joli la prier de nous prêter sa cafetière de plaqué?

COQUET.

Je ne suis pas sorti.

MADAME COQUET.

Il faut que je fasse tout ici ; que j'aïlle, que je vienne, que je crie, que je gronde votre cuisinière, votre fille... Vous ne m'aideriez pas dans le plus petit détail !

COQUET, *élevant la voix.*

Tu deviens despote. Ah ! ça, si je criais aussi ?

MADAME COQUET.

Criez, si vous voulez.

COQUET, *criant.*

Allons, en voilà assez.

MADAME COQUET.

Très bien ! continuez. Vous allez donner à notre gendre futur une belle idée du bonheur conjugal ; vous savez cependant tout le mal que j'ai eu pour le déterminer à renoncer au célibat.

COQUET.

Dame ! il prétend qu'il n'y a de bonheur que pour les garçons ; et au fait, je conçois cela...

MADAME COQUET.

Comment ! vous concevez cela ?

COQUET.

Sans doute, ce cher Riboulean ne peut pas apprécier ce qu'il ne connaît pas ; par exemple, s'il pouvait être témoin des charmes que nous goûtons chaque jour dans notre intérieur...

MADAME COQUET.

Oui, il verrait qu'avec vous il faut s'armer d'une fière patience ; mais il ne s'agit pas de tout cela : j'ai vu les Joli, ils connaissent nos projets pour Eulalie ; je les ai invités à dîner avec nous... ils vont redoubler, devant Riboulean, de soins et de tendresse l'un pour l'autre ; moi, je tâcherai d'oublier combien vous êtes bizarre, ennuyeux, maussade, et en voyant notre union et notre bon accord, il sera bien forcé de convenir que l'on n'est heureux qu'en ménage, et que ce qu'il peut faire de mieux c'est d'épouser au plus tôt votre fille.

COQUET.

Et tu t'imagines que tu pourras te contenir une journée entière ?

Les Garçons.

MADAME COQUET.

Monsieur Coquet, vous êtes un impertinent.

COQUET, *se radoucissant.*

Voyons, voyons, calme-toi ; il n'y a pas besoin que les voisins nous entendent. On vient, j'entends quelqu'un... c'est le voisin Ribouveau.

SCENE VI.

MADAME COQUET, RIBOULEAU, M. COQUET.

RIBOULEAU, *gaiment, entrant par le fond.*

Bonjour, les gens mariés. Eh bien ! mes amis, je me rends à votre invitation ; je viens assister chez vous au spectacle du bonheur conjugal.

COQUET.

Tu ne le connais pas encore, le bonheur conjugal.

RIBOULEAU.

Je le connaîtrai bientôt, puisque... mais je regretterai peut-être ma vie de garçon.

AIR : *J'aime le son du canon.*

C'est un bon état

Que le célibat,

Quoi qu'on en dise :

Aussi, j'ai pris pour devise :

Que c'est bon, bon, bon, (bis.)

De passer ses jours en garçon !

Libre et joyeux, dans ma demeure,

Lorsque je veux sortir, je sors ;

Si je veux rester, je demeure ;

Et si je veux dormir, je dors.

C'est un bon état, etc.

Si Paris m'ennuie, au village

Je vais m'asseoir sous un tilleul ;

Et j'ai, s'il arrive un orage,

Mon parapluie à moi tout seul.

C'est un bon état, etc.

Faisant la cour à mainte dame,

Changeant d'objet comme de vin,

Par le fait je n'ai pas de femme,

Et si ça me plait j'en ai vingt.

C'est un bon état, etc.

COQUET.

Ab! tu reviendras de ces idées-là.

RIBOULEAU.

Possible. Si je trouve une personne aimable, douce, prévenante, je me risquerais comme tant d'autres; c'est l'état de mari qui me fait peur.

MADAME COQUET.

Pourquoi?

RIBOULEAU.

Parce que... il me semble que c'est un état mixte.

COQUET.

Mixte?

RIBOULEAU.

Oui.

AIR: *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

Moi, par goût et par habitude;

J'aime à savoir sur quoi compter;

L'hymen me parait une étude

Qui nous force à toujours douter.

On sait avant de se mettre en ménage

Que l'on est garçon tout-à-fait;

Au lieu qu'après le mariage

On ne sait plus ce que l'on est.

MADAME COQUET.

Demandez à monsieur Coquet; il sait bien ce qu'il est, lui.

COQUET.

Oui, je suis heureux; et en t'invitant à dîner, j'ai voulu te faire jouir du tableau de mon bonheur.

RIBOULEAU.

Fort bien; mais si j'ai accepté votre invitation, mes chers voisins, c'est à la condition que vous accepterez aussi la mienne; il est bien convenu que demain vous viendrez partager le déjeuner du célibataire, et vous serez obligés de convenir que si l'on goûte en ménage certaines jouissances, l'état de garçon ne laisse pas d'avoir aussi ses agrémens et surtout son indépendance.

COQUET.

Je ne serais pas éloigné de partager le système du voisin Ribouveau.

MADAME COQUET, *à part.*

Comme c'est adroit ce qu'il dit là!

RIBOULEAU.

D'ailleurs, mes amis, au moment de terminer avec vous, il m'est bien permis de faire des petites réflexions. Je veux étudier ma future, savoir si nous sympathiserons ensemble.

MADAME COQUET, *avec prétention.*

Quand on épouse une fille élevée par de bons parens, on est sûr d'avance...

RIBOULEAU.

On n'est sûr de rien, voyez-vous.

COQUET.

Une jeune fille est un arbrisseau que l'on dirige à son gré.

RIBOULEAU.

Oui, c'est un arbrisseau : aussi, quand on se marie, il faut dire : arrive qui plante... (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah ! Pardon, les gens mariés !

SCENE VII.

MADAME JOLI, M. JOLI, RIBOULEAU, M. COQUET,
MADAME COQUET.

COQUET.

Voici la cousine Joli !

MADAME JOLI, *entrant par le fond.*

Oui, j'apporte à ma cousine ma cafetière d'argent qu'elle m'a envoyé demander ce matin.

MADAME COQUET, *à part.*

Elle apporte ça devant lui. (*haut et prenant la cafetière.*)
Merci, cousine... c'est que ma cafetière ne tient que six demi-tasses.

JOLI, *à Ribouveau.*

Bonjour, le vieux garçon.

RIBOULEAU, *lui frappant sur l'épaule.*

Bonjour, le jeune marié.

MADAME JOLI.

Oh ! jeune marié ! bientôt deux ans !

JOLI.

Mais nous nous aimons comme le premier jour.

MADAME JOLI, *prenant le bras de son mari.*

Je suis bien heureuse avec mon petit Joli.

JOLI.

Ma femme est si douce, si gentille ! Allons, Ribouveau, faites comme nous : mariez-vous. Cousin Coquet, j'ai encore parlé hier de ma petite cousine Eulalie à monsieur Ribouveau ; il n'a pas dit non.

RIBOULEAU, *riant.*

C'est vrai ; mais je n'ai pas encore dit oui.

MADAME JOLI.

Il faut le marier ; c'est dangereux dans une maison un gros célibataire comme ça !

RIBOULEAU.

Oh ! oh ! dangereux... à cinquante ans...

MADAME JOLI.

Il y a des hommes qui sont encore fort agréables à cet âge-là...

RIBOULEAU.

Oui; comme dit la chanson :-

« Il est certains barbons

« Qui sont encor bien bons. »

MADAME JOLI, *minaudant*.

Où est donc la petite cousine ?

MADAME COQUET.

Elle s'habille.

MADAME JOLI, *avec intention*.

Je trouve que depuis quelques mois elle se forme beaucoup, Eulalie.

JOLI, *de même*.

Un caractère égal.

MADAME COQUET, *regardant Ribouveau*.

Je crois que ça fera une bonne femme de ménage.

COQUET.

Fort soumise, très respectueuse pour les auteurs de ses jours.

JOLI.

Économe, entendue...

MADAME COQUET.

Ça fait tout soi-même.

SCENE VIII.

LES MÊMES, EULALIE*.

EULALIE.

Me voilà, maman... tiens ! que de monde !...

RIBOULEAU, *d part*.

Elle est gentille, il faut être juste.

MADAME COQUET, *avec humeur*.

Comme vous êtes mal coiffée ! venez donc ici...

EULALIE.

Dame ! ça n'est pas aisé de se coiffer toute seule ; aussi, quand je serai mariée, j'aurai un coiffeur qui viendra tous les jours...

MADAME COQUET.

Taisez-vous donc !

COQUET.

Elle dit ça parce qu'elle voit mon perruquier venir le matin

* Joli, mad. Joli, Ribouveau, mad. Coquet, Eulalie, Coquet.

RIBOULEAU, *d part.*

Un coiffeur... tous les jours... merci ! commencement d'économie.

MADAME COQUET.

Saluez donc...

EULALIE, *saluant gauchement.*

Bonjour, monsieur Ribouveau.

MADAME COQUET.

Mieux que cela.

EULALIE, *avec un mouvement d'humeur.*

Est-ce que je ne sais pas faire la révérence, à présent !

MADAME JOLI.

Ne l'intimidez pas ; elle est si douce, ma petite cousine... toujours gaie.

RIBOULEAU, *d part.*

Je persiste, elle est gentille, mais elle a l'air grognon.

JOLI.

Et des talents ! des talents !

COQUET.

Je crois bien, elle nous a assez coûté, des maîtres d'agrément à six francs par mois.

MADAME COQUET.

Voyons, Eulalie, chantez.

EULALIE.

Quoi ?

MADAME COQUET.

Cette jolie romance que vous étudiez hier soir.

EULALIE.

Je ne la sais pas encore.

COQUET.

Alors, chante-nous celle que tu sais bien.

EULALIE.

C'est que je ne la sais pas non plus.

RIBOULEAU, *riant.*

Eh bien ! chante-nous l'autre.

MADAME COQUET, *d son mari.*

On n'est pas plus sotte que votre fille ; je la souffleterais de bon cœur.

COQUET, *d sa femme.*

Quand nous serons en famille, à la bonne heure. (*haut.*) Allons, puisque tu ne sais pas ta romance, joue-nous ta sonate.

EULALIE.

Le piano est faux.

RIBOULEAU.

S'il est faux, c'est juste.

COQUET.

Il y a six mois qu'on a donné trois francs à l'accordeur. C'est un cadeau que ma femme lui a fait à sa fête, un piano d'occasion qui nous a coûté cent écus ; il lui fait le même effet qu'un piano de quinze cents francs.

RIBOULEAU, *à part.*

Oui, pour ce qu'elle en fait...

MADAME COQUET, *bas à Eulalie.*

Vous me paierez cela, petite bégueule. (*haut.*) Allez voir si rien ne manque au couvert.

EULALIE.

Oui, maman. (*à part en sortant.*) Si monsieur Ribouveau devient fou de moi, j'aurai bien du malheur. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, *excepté EULALIE.*

JOLI.

Parbleu ! mon cher Ribouveau, vous êtes un heureux coquin.

MADAME JOLI, *riant.*

Je vous plaindrais bien si vous aviez une petite femme comme ça.

COQUET.

AIR: *Il vaut mieux tenir que courir.*

Vous voyez qu'elle a des talens.

JOLI.

Qu'elle a beaucoup de gentillesse.

MADAME COQUET.

Vous avez vu sa politesse...

COQUET.

Et son respect pour ses parens.

MADAME JOLI.

Enfin vous avez vu sa grace...

JOLI.

Vous avez vu l'esprit qu'elle a.

RIBOULEAU, *à part.*

Mon Dieu ! ma vue est donc bien basse,

Je n'ai rien vu de tout cela.

MADAME COQUET, *à son mari.*

Coquet, vas donc à la cave, petit.

-COQUET, *à part.*

Ce n'est pas comme ça qu'elle me parlait tout à l'heure, la tartufe.

RIBOULEAU.

Tiens, c'est vous qui allez à la cave, voisin ? chez moi, c'est ma gouvernante.

COQUET, *sèchement.*

Oui ; mais on ne me vole pas mon vin.

MADAME COQUET, *à demi-voix.*

Cousine Joli, venez donc dans ma chambre voir la jolie robe que la couturière m'a rapportée.

MADAME JOLI, *à Joli.*

Tu veux bien, mon poulot ?

RIBOULEAU, *riant.*

Oh ! son poulot !

MADAME COQUET, *à son mari.*

Allons, va vite à la cave, mon bichon.

RIBOULEAU, *riant plus fort.*

Son bichon ! si une femme m'appelait bichon... Sont-ils drôles ces gens mariés !

MADAME COQUET, *bas à madame Joli.**Acte du Ménage de garçon.*

Cousine, venez voir ma robe :

Elle a coté quatre-vingts francs.

(*Elles sortent par le fond à gauche.*)

COQUET.

De peur qu'on ne me le dérobe,

Pour chercher mon vin je descends...

(*Il sort par le fond, au milieu.*)

RIBOULEAU, *à part, sur le devant.*

Que ces détails sont amusans !

Tu fais bien d'aller à la cave :

Économiser est urgent,

Car les robes de bal, mon brave,

Font joliment danser l'argent.

SCENE X.

JOLI, RIBOULEAU.

JOLI.

Ce sont de fort bonnes gens, ces Coquet.

RIBOULEAU.

Oui, de fort bonnes gens... la femme est un peu raide.

JOLI.

Mais le mari...

RIBOULEAU.

C'est différent : le mari est un peu bonacé.

JOLI.

C'est un bon ménage.

RIBOULEAU.

Oui, mais ils disputent souvent : je les entends de ma fenêtre.

JOLI.

Oh! ils disputent... il faut bien faire quelque chose... ces gens qui sont retirés des affaires... Leur Eulalie est gentille.

RIBOULEAU.

Très gentille... un peu maussadé.

JOLI.

Maussade n'est pas le mot : elle n'a pas osé devant vous... Aimerez-vous mieux la voir chanter avec un aplomb, comme une Malibran ?

RIBOULEAU.

Oh! il n'y a pas de danger; je suis tranquille là-dessus.

JOLI.

Vous n'en voudriez pas. Tenez, Ribouveau, voilà long-temps que je vous connais : vous avez une fortune agréable... c'est pour votre bien que je veux vous marier.

RIBOULEAU.

Pour mon bien? c'est toujours pour cela qu'on épouse les vieux célibataires... Cette petite, qu'est-ce qu'elle aura de dot ?

JOLI.

Les voilà bien! tous la même chose : Qu'est-ce qu'elle aura ?

AIR : Ils sont les mieux placés.

Elle aura sa jeunesse,
 Elle aura ses talens,
 Elle aura sa sagesse
 Et puis mille agrémens.

RIBOULEAU.

Mais par-devant notaire
 C'est moins intéressant,
 Car ça ne se peut guère
 Placer à neuf pour cent.

JOLI, *se récriant.*

Oh! à neuf! ce n'est pas le taux de la loi... vous passeriez pour un usurier.

RIBOULEAU.

Et je n'ai jamais été que commissaire-priseur.

JOLI, *avec chaleur.*

Ribouveau, voyez mon ménage. Madame Joli ne m'a pas apporté une grosse dot; est-ce que j'en suis moins heureux? au contraire : elle ne peut pas me jeter sa dot au nez comme

Les Garçons.

3

font toutes ces demoiselles qu'on a épousées pour leur fortune, mais aussi elle est économe, elle ne court pas après le plaisir, elle fait toutes mes volontés; voilà le bonheur!

RIBOULEAU.

Ce diable de Joli, il a de l'éloquence; il parle comme un député qui veut faire passer une loi. Vrai, vous avez de l'esprit à l'Entrepôt; il paraît qu'il n'y a pas que des cruches par-là. Vous me tentez, vous m'avez presque converti. (*Il chante.*)

« Oui, c'en est fait, je me marie!

« Je veux vivre comme un Caton. »

JOLI.

A la bonne heure!...

RIBOULEAU, *avec mystère.*

Cependant, Joli... *motus...* Écrouitons pas ça encore... Je ne voudrais pas que Manette.

JOLI.

Comment, Manette!

RIBOULEAU.

Oui, ma gouvernante... Ça pourrait lui faire de la peine... voilà dix ans qu'elle est avec moi...

JOLI, *riant.*

Oui, oui, c'est bon, j'entends... Chut, voilà la maman.

SCENE XI.

LES MÊMES, MADAME JOLI, MADAME COQUET.

MADAME JOLI.

Mon ami, je viens de voir la robe de madame Coquet, elle est charmante; il m'en faut une pareille.

JOLI.

Ah! te voilà bien! Dès que tu vois quelque chose de nouveau, il t'en faut une pareille!

MADAME JOLI.

Quand c'est quelque chose de joli...

RIBOULEAU.

Quelque chose qui vous ressemble, n'est-ce pas?

SCENE XII.

LES MÊMES, COQUET, *remontant de la cave avec un panier et une chandelle éteinte.*

COQUET.

Voilà le vin.

MADAME COQUET.

Vous avez été bien long-temps à cette cave.

COQUET.

Ma chandelle s'est éteinte, je ne savais plus comment sortir de la cave ; j'ai cru que l'on m'en tirerait en pièces !

MADAME COQUET.

Que vous êtes maladroit ! voilà une chandelle toute cassée...

COQUET.

Tu vas plaindre la chandelle, quand j'ai manqué me casser les jambes.

RIBOULEAU, *d part.*

Elle est gentille. Allez donc à la cave vous-même ! (*haut.*) Ça ne vous empêchera pas de danser...

COQUET.

Il y a long-temps que je ne danse plus.

RIBOULEAU.

Mais vous allez au bal...

COQUET.

Ma foi, non ; qu'est-ce que j'y ferais ?

RIBOULEAU, *goguenardant.*

Pour y conduire votre femme.

COQUET.

Par exemple, est-ce que ?...

MADAME COQUET.

J'y compte beaucoup, monsieur Coquet, et je me suis fait faire une très jolie robe de crêpe.

JOLI.

Nous parlerons de bal une autre fois ; pour le moment il faut nous mettre à table.

COQUET, *appelant.*

Elisabeth, Elisabeth... venez prendre ce panier, Elisabeth...

SCENE XIII.

LES MÊMES, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

Comme vous criez donc, monsieur !...

MADAME COQUET.

Pourquoi ne venez-vous pas quand on vous appelle ?

ÉLISABETH.

Je faisais mon roux. Je ne peux pas tenir ma castrole, et être ici.

RIBOULEAU.

Elle a raison, cette fille, elle faisait son roux.

MADAME COQUET.

Et elle est seule; cela me fait penser à une chose. Mon voisin, vous devriez bien nous prêter votre bonne pour servir à table ?...

ÉLISABETH.

Ça me fera bien plaisir, au moins je ne quitterai pas mes fourneaux.

(*Elle sort en emportant le panier de vin.*)

RIBOULEAU, *embarrassé.*

Vous prêter ma bonne?... Je ne sais pas trop si elle est à la maison.

MADAME COQUET.

Est-ce que vous lui avez permis de sortir?

RIBOULEAU.

Oh! oh! quand je ne dîne pas chez moi...

MADAME COQUET.

C'est égal, une bonne ne doit pas sortir sans permission.

RIBOULEAU.

Non, non. Je vais moi-même lui parler. (*d part.*) Je ne sais pas trop comment elle prendra ça. (*haut.*) J'y vais, j'y vais. (*Il sort.*)

SCENE XIV.

LES MÊMES, *excepté* RIBOULEAU.

COQUET, *mystérieusement.*

Eh bien! cousin Joli, lui avez-vous parlé d'Eulalie?

JOLI, *avec mystère.*

Oui, ça a l'air de prendre; mais tâchez donc qu'Eulalie soit plus raisonnable que tout à l'heure.

MADAME COQUET.

Il est vrai que cette petite sotté est insupportable.

MADAME JOLI.

Est-ce qu'elle aurait une inclination?

COQUET.

Je ne crois pas.

MADAME COQUET.

Mais quand elle en aurait une, il faudra qu'elle obéisse.

COQUET.

Certainement.

MADAME COQUET.

On la mettra à table à côté de lui.

MADAME JOLI.

Ça le forcera d'être galant.

MADAME COQUET.

Et vous ordonnerez à votre fille d'être aimable.

COQUET.

Je le lui recommanderai.

MADAME COQUET.

Vous auriez peur de lui donner des ordres. Elle a un caractère... hum !

COQUET.

Voilà les reproches qui vont commencer.

MADAME JOLI.

Ribouveau va revenir ; s'il vous trouve disputant , ça ne lui donnera pas le goût du mariage.

JOLI.

Parbleu ! vous êtes si exigeantes.

MADAME COQUET.

M. Coquet m'a appris depuis long-temps à ne plus l'être.

COQUET.

Vous n'êtes jamais contente.

MADAME JOLI, *élevant la voix.*

Si vous êtes des tyrans dans le particulier, soyez au moins politiques devant le monde.

COQUET, *criant aussi.*

Oh ! nous sommes des tyrans ! c'est un peu fort !

MADAME COQUET, *criant.*

Vous ne voulez pas nous laisser aller au bal !

COQUET.

Au bal pour faire tapisserie.

MADAME JOLI.

Vous me refusez une robe ?

JOLI et COQUET.

Mais, ma femme, vous avez tort.

MADAME JOLI, *criant plus fort.*

Tort ou raison, nous ferons à notre tête !

MADAME COQUET, *de même.*

A notre tête !

LES DEUX MARI, *de même.*

Nous verrons !

JOLI.

Voilà Ribouveau ! chut ! *(Ils prennent un air riant.)*

SCENE XV.

LES MÊMES, RIBOULEAU.

RIBOULEAU.

Heim ? qu'est-ce qu'il y a donc ?

JOLI.

Rien.

RIBOULEAU.

J'ai cru entendre disputer.

MADAME JOLI.

Au contraire ; mon mari me grondait de ne pas avoir fait venir la couturière.

MADAME COQUET.

Le mien me parlait du plaisir que nous aurons au bal.

RIBOULEAU, *doutant*.

C'est bien.

MADAME COQUET.

Et votre bonne ?

RIBOULEAU, *riant*.

Qu'est-ce que je vous disais ? elle est sortie.

MADAME COQUET.

Vous êtes bien servi. Oh ! un pauvre homme seul !

JOLI.

Allons, allons ! à table !

COQUET.

Oui, à table ! vive la gaîté !

SCENE XVI.

LES MÊMES, EULALIE, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

Messieurs, mesdames, la soupe est servie.

RIBOULEAU.

Bonne nouvelle !.. je dînerai comme six.

Air de la Tentation.

Ce dîner qu'on proclame

A l'instant nous réclame :

La main

A chaque dame

Pour aller au festin.

JOLI, *bas à Eulalie*.

Soyez donc plus gentille :

Pour cesser d'être fille,

Causer à sa famille

Du chagrin,

C'est vilain.

TOUS.

Ce dîner qu'on proclame, etc.

(Ils sortent.)

SCENE XVII.

ÉLISABETH, *seule.*

Pauvre jeunesse ! ils vont la sacrifier. Les parens n'en font pas d'autres ! et puis on vient dire : « Ils font mauvais ménage, c'est la faute de la femme. » Moi, je dis que c'est la faute du mari, et si j'en prends un, je le choisirai à mon goût.

SCENE XVIII.

ÉLISABETH, MANETTE, *en toilette, en chapeau, et schall sous le bras.*

MANETTE.

Bonjour, mam'selle Élisabeth.

ÉLISABETH.

Bonjour, mam'selle Manette... tiens, vous voilà ! on disait que vous étiez sortie... vous venez donc m'aider ?

MANETTE.

Moi ? du tout ; je vais dîner en ville, et j'apporte la clé à monsieur, parce que je sais pas à quelle heure que je rentrerai.

ÉLISABETH.

Vous avez là un joli schall, mam'selle Manette.

MANETTE.

Oui, c'est monsieur qui me l'a donné pour sa fête.

ÉLISABETH.

Vous êtes bien heureuse !

MANETTE.

Sous ce rapport-là, je ne peux pas dire qu'il est chiche ; mais j'ai assez à faire auprès de lui, allez.

ÉLISABETH.

Et moi, donc, avec trois personnes, un chien, un chat et un perroquet.

MANETTE, *riant.*

Ça fait six.

ÉLISABETH.

Sans compter deux serins et un poisson rouge. Heureusement que l'écureuil est mort l'hiver dernière.

MANETTE.

C'est donc la ménagerie chez vous ?

ÉLISABETH.

Il ne manque pas de bêtes... avec ça qu'ils reçoivent souvent du monde... Vous devez être bien chez monsieur Ribouveau : il n'a pas de famille, n'est-ce pas ?

MANETTE.

Si, il y a des cousins, un neveu ; mais il ne voit pas tout ça, j'y ai mis bon ordre.

ÉLISABETH.

Vous avez bien fait ; (*avec mystère.*) mais, par exemple, vous allez avoir une bourgeoise.

MANETTE, *effrayés.*

Bah ! qu'est-ce que vous me dites donc là ?

ÉLISABETH, *de même.*

Ils cherchent à placer leur fille.

MANETTE.

Comment ! et vous croyez que ?...

ÉLISABETH.

C'est les Joli qui arrangent ça.

MANETTE.

Voyez-vous ca... de quoi se mêlent-ils ?

ÉLISABETH.

Madame Joli est leur cousine.

MANETTE.

Bon ! bon ! je l'arrangerai bien ; quand elle sera à sa fenêtre, je secouerai mon tapis sur elle.

ÉLISABETH.

Oh ! mais n'allez pas dire que je vous ai dit cela.

MANETTE.

Soyez tranquille ; et votre demoiselle ?

ÉLISABETH.

Elle n'est pas contente...

MANETTE.

Je le crois...

ÉLISABETH.

Et puis, il y a une affaire de cœur...

MANETTE.

Tant mieux ; contez-moi donc ça ?

ÉLISABETH.

Un jeune homme...

MANETTE, *vivement.*

Ils s'aiment, ces enfans : il faut les encourager, les protéger ; je suis si sensible, moi...

ÉLISABETH.

Ma foi, quand on parle du loup... Entrez, monsieur Auguste.

SCENE XIX.

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE, *timidement.*

Je reviens... pour...

ÉLISABETH.

Je sais bien pourquoi; dites donc, vous aviez joliment arrangé la pendule.

AUGUSTE.

C'est à quoi j'ai pensé.

ÉLISABETH.

Aussi, madame a bougonné...

AUGUSTE.

On est à table, n'est-ce pas ?

ÉLISABETH.

Oui. (*On entend sonner.*) Attendez, que je leur porte le second service; je reviens. (*Elle sort.*)

SCÈNE XX.

MANETTE, AUGUSTE.

MANETTE, *avec une révérence.*

Pardon, jeune homme, si je me mêlasse de ce qui ne me regarde pas. Je suis la gouvernante de celui à qui l'on veut faire épouser votre bonne amie, monsieur Ribouveau.

AUGUSTE, *surpris.*

Vous êtes la gouvernante de mon oncle?...

MANETTE, *étonnée.*

Comment, votre oncle! vous seriez le neveu de monsieur Ribouveau?...

AUGUSTE, *en colère.*

Certainement; c'est donc vous qui empêchez mon oncle de me recevoir?

MANETTE, *se récriant.*

Moi! empêcher que monsieur Ribouveau refuse sa famille; ça n'est pas dans mes principes.

AUGUSTE.

Cependant le portier dit toujours qu'il n'y est pas, et quand je lui écris je ne reçois pas de réponse; et l'on m'a bien assuré qu'il se laissait mener par une femme qui avait pris sur lui un empire... une intrigante!

MANETTE, *piquée.*

Une intrigante!... monsieur!... une intrigante!... on m'a calomniée.

Les Garçons.

AUGUSTE.

Je ne dis pas que c'est vous.

MANETTE.

Il n'y a que moi chez lui, et pour vous prouver que l'on vous a trompé sur mon compte, venez me voir, jeune homme, venez me voir; dès demain, je veux que nous nous expliquassions avec vous. (*Ici l'on entend crier dans la salle voisine.*)

SCENE XXI.

LES MÊMES, ÉLISABETH.

ÉLISABETH, *sortant de la salle à manger.*

Les entendez-vous? ils chamaillent là-dedans.

MANETTE.

Dites donc, en voilà d'une drôle! .. l'amoureux de votre demoiselle qui est le neveu de mon monsieur.

ÉLISABETH.

Tiens, vous ne nous aviez pas dit ça.

MANETTE.

Il faut protéger leurs amours.

AUGUSTE.

Vraiment! vous espérez m'être utile?

MANETTE.

Oui, jeune homme, quoique vous m'avez dit des choses dures.

AUGUSTE.

Pardonnez-moi, mademoiselle...

MANETTE.

Je vous pardonne; monsieur Ribouveau paiera pour tous... .

(*Le bruit redouble dans la salle à manger.*)

AUGUSTE.

Qu'est-ce que j'entends donc?

ÉLISABETH.

C'est eux qui redisputent; les voilà qui se lèvent de table; ils sont furieux... ils viennent par ici...

AUGUSTE.

Je me sauve...

MANETTE.

Moi aussi; à demain matin, jeune homme. (*Elle sort.*)

AUGUSTE.

Je n'y manquerai pas.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXII.

EULALIE, MONSIEUR ET MADAME COQUET, RIBOULEAU, MONSIEUR ET MADAME JOLI, ÉLISABETH,
au fond.

MADAME JOLI, *en colère.*

C'est affreux!...

MADAME COQUET, *en colère.*

C'est abominable!...

JOLI.

Vous avez tort.

COQUET.

Nous ne céderons pas; soutenez-moi, Joli.

RIBOULEAU, *à part.*

Voilà un joli dessert! j'ai cru qu'ils allaient se jeter les assiettes à la tête.

JOLI.

Vous ne songez qu'à la toilette!

MADAME JOLI.

Je crois bien; vous me refusez tout.

COQUET.

À votre âge, penser au bal!

MADAME COQUET.

Comment! à mon âge...

JOLI.

Quand on n'a pas apporté de dot...

MADAME JOLI.

Mais ma famille vous a fait avoir une bonne place.

RIBOULEAU, *à part.*

Les reproches sont aimables!

MADAME JOLI, *pleurant.*

Je n'oublierai jamais cette scène-là.

MADAME COQUET.

J'en aurai une attaque de nerfs.

RIBOULEAU, *à part.*

Je voudrais voir l'attaque de nerfs, ça me ferait rire.

JOLI et COQUET.

AIR: *Ah! j'étouffe de colère (du Dieu et la Bayadère.)*

Parbleu! voilà bien les femmes:

Il faut céder à ces dames.

MADAME JOLI et MADAME COQUET.

Voilà bien les maris!

Voyez comme ils sont gentils.

MADAME COQUET.

Ah ! je suis d'une colère!...

EULALIE.

Apaisez-vous donc, ma mère !

COQUET.

Tout cela finira.

EULALIE.

Apaisez-vous donc, papa.

MADAME JOLI.

Ah ! quel horrible despotisme !

Mais c'est abuser de ses droits.

MADAME COQUET.

Oui, contre un tel absolutisme

On devrait bien faire des lois...

MADAME JOLI.

Oh ! nous saurons briser nos chaînes !

MADAME COQUET.

De l'esclavage l'on est las...

RIBOULEAU.

Ah ! ce sont des républicaines !

Ou bien je ne m'y connais pas.

RIBOULEAU, JOLI, COQUET.

Parbleu ! voilà bien les femmes !

Il faut céder à ces dames ;

Et les pauvres maris

Sont bien heureux à Paris !

Ah ! vive le mariage !

Qu'il est doux d'être en ménage !

Mariez-vous,

Mariez-vous,

Pour avoir la paix chez vous.

MESDAMES COQUET, JOLI, EULALIE, ÉLISABETH.

Voilà donc le sort des femmes !

Oui, c'est notre lot, mesdames ;

Les maris, les maris

Sont aimables à Paris.

Ah ! vive le mariage !

Qu'il est doux d'être en ménage !

Mariez-vous,

Mariez-vous

Pour avoir la paix chez vous.

MADAME JOLI, *tombant sur un fauteuil à droite.*
Ah! je me trouve mal!

MADAME COQUET, *tombant sur un fauteuil à gauche.*
Je m'évanouis!

JOLI, *courant.*

Ma femme!

COQUET, *courant.*

Mon amie!

JOLI.

Céleste!

COQUET.

Clorinde!

JOLI.

Élisabeth, de l'eau! (*à Ribouveau.*) Monsieur Ribouveau, auz-riez-vous des sels, un flacon?...

RIBOULEAU, *riant.*

Je n'ai pas de ces bêtises-là... ah! ah! les gens mariés.

TABLEAU.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Une salle à manger chez Ribouveau. A gauche, la porte du salon ; au fond, à gauche, la porte de la chambre de Ribouveau ; au milieu, le poêle ; à droite, un buffet. Au deuxième plan, à droite, la porte d'entrée, et au premier plan, une petite table sur laquelle sont des assiettes, une corbeille avec des verres à champagne, etc. Au fond, une table longue pour sept couverts est à moitié servie : la nappe, les serviettes, les couteaux, les petits pains, deux carafes, deux bouteilles sont en place.

SCÈNE PREMIÈRE.

RIBOULEAU, seul, en robe de chambre.

(*Il appelle avant de paraître.*) Manette ! Manette ! (*Il entre.*) Où diable est-elle donc ? quand, par hasard, j'ai besoin de cette fille, je ne l'ai jamais sous la main. J'ai invité hier ces deux ménages, il faut qu'elle prépare un joli déjeuner. Pendant que je suis seul, réfléchissons un peu : ils veulent absolument me marier... Ma foi, le tableau d'hier ne m'en donne pas l'envie ; ils n'ont fait que disputer : Coquet voulait blanc, sa femme voulait noir ; Joli parlait coquelicot, sa femme répondait... tricolore... et les robes de quatre-vingts francs, et les bals... Non, non ; moi, je suis indépendant. Il n'y a qu'une seule chambre qui m'a fait quelquefois penser que j'aimerais à être deux. Quel est le ménage où il n'y a pas quelque petit nuage... quelque petit orage... Cette petite Coquet est fort jolie ; ça vous a dix-huit ans, et si j'ai avec elle quelques mauvais momens, je puis avoir de fort jolis quarts-d'heure... cependant cachons encore à Manette... cette fille a pris un ascendant... Chut... la voilà...

SCÈNE II.

RIBOULEAU, MANETTE, entrant de droite ; un commissionnaire portant un grand panier.

MANETTE. (*Elle joue toute cette scène de mauvaise humeur.*)
Posez là ce panier. (*Il le met près de la petite table.*)

RIBOULEAU.

D'où viens-tu donc, Manette ?

MANETTE.

Du marché, puisque vous avez du monde à dîner.

RIBOULEAU.

A déjeuner...

MANETTE.

Non, un déjeuner c'est désagréable, ça coupe la journée ; on a faim le soir... j'ai mieux aimé faire un dîner.

RIBOULEAU.

Ces gens que j'ai invités pour une heure !

MANETTE.

Ils attendront jusqu'à trois. Avez-vous quinze sous de monnaie pour ce commissionnaire qui m'a porté mon panier ?

RIBOULEAU.

Quinze sous, c'est bien cher ! Tu ne peux donc pas porter ton panier toi-même ? *(Il donne de l'argent.)*

MANETTE.

Je n'ai pas besoin de m'éreinter... Tenez, Jean.

RIBOULEAU, *se retournant.*

C'est un beau garçon, ce Jean.

MANETTE.

C'est lui qui fait mes commissions ; adieu, Jean.

(Jean sort.)

RIBOULEAU.

Qu'est-ce que tu apportes là ?

MANETTE.

Les hors-d'œuvres et le dessert.

RIBOULEAU.

Tu parles d'un dîner... est-ce que tu vas mettre le pot au feu, un rôti, une volaille ?

MANETTE.

Par exemple ! j'ai commandé votre dîner chez le traiteur en face : si vous croyez que je vais me brûler la figure et m'abîmer les mains pour faire la cuisine à ces gens-là !

RIBOULEAU.

Voyons, voyons ; tu as de l'humeur, pourquoi ?...

MANETTE.

Pourquoi donc que je n'en aurais pas ?

(Elle met des gâteaux sur une assiette et les porte sur la table pendant que Ribouveau parle.)

RIBOULEAU, *câlinant.*

Eh bien ! je ne te gronde pas. Tu as bien fait de faire faire le dîner dehors ; mais, je te le répète, j'aurais mieux aimé un déjeuner ; c'est plus gai... plus économique.

AIR : *du Calife de Bagdad.*

On n'est pas obligé de faire
De dépenses ni de façon ;

Aussi, rien ne me plait, ma chère,
Comme un déjeuner de garçon :
On chante, on rit, on fait l'aimable ;

(*Manette. revient près de lui.*)

On met les coudes sur la table ;
L'étiquette invite à dîner,
Le plaisir donne à déjeuner.

MANETTE, *à part.*

Tu t'amuseras bien, va ! (*Elle met des fruits sur une assiette.*)

RIBOULEAU.

Ah ! ça, tu n'as pas fait de folies ?

MANETTE, *tout en arrangeant ses fruits.*

J'ai fait tout ce que j'ai voulu ; je n'ai pas de raisons pour
prendre vos intérêts, pour ménager votre bourse ; comme ce
n'est pas la mienne...

RIBOULEAU.

Cependant...

MANETTE, *avec intention.*

Quand vous aurez une femme, elle économisera, elle...

(*Elle porte son assiette sur la table.*)

RIBOULEAU, *à part.*

Est-ce qu'elle se douterait... (*haut, et riant.*) Manette,
veux-tu me donner de l'eau chaude, que j'aie faire ma barbe ?

MANETTE.

Je n'ai pas de feu ; rasez-vous à l'eau froide, ça vous ra-
fraichira.

RIBOULEAU.

C'est que les rasoirs coupent moins bien.

MANETTE.

Prenez garde de vous écorcher ; il faut avoir le teint frais
quand on reçoit des dames.

RIBOULEAU, *à part.*

Décidément elle se doute de quelque chose. (*haut.*) Tu vas
me donner une chemise à jabot, n'est-ce pas ?

MANETTE.

Ah ! ma foi, les jabots ne sont pas repassés.

RIBOULEAU, *câlinant.*

Repasse-m'en un.

MANETTE.

Si vous croyez que je n'ai que cela à faire... il faut que je
dresse mon dessert. Ah ! ça, ils amèneront sûrement leur
bonne, pour donner des assiettes ?

RIBOULEAU.

Comme tu n'as pas voulu venir hier chez eux...

MANETTE.

Ce n'est pas mon métier. Je ne suis pas cuisinière, moi ; je suis femme de confiance, damé de compagnie...

RIBOULEAU, avec humeur.

C'est bon, c'est bon... Tu m'ennuies.

MANETTE.

Comment?...

RIBOULEAU.

Oui, tu m'ennuies, avec tes observations.

Air: *Ah! mon ami Thomas!*

Obéis, enfin.

MANETTE.

Dieu ! comme on me traite !
Et quel ton hautain !
Monsieur s'monte la tête !
Vous n'parliez pas comm' ça
Jadis à la pauvr' Manette...

RIBOULEAU.

Sois plus gentill' que ça,
Et peut-être que ça r'viendra.

MANETTE.

J'noubli'rai jamais
Vot' ton malhonnété...

RIBOULEAU.

Viens, faisons la paix.

MANETTE.

Non, pas d'ça, Lisette...

RIBOULEAU.

Mais ce n'est pas comm' ça
Que tous les jours on me traite.

MANETTE.

Conduisez-vous mieux qu'ça,
Et peut-être que ça r'viendra.

RIBOULEAU.

Adieu, méchante.... Je vais m'habiller.

(*Il entre dans sa chambre.*)

SCENE III.

MANETTE, seule.

Je n'y manquerai pas de lui faire faire jabot, et de l'aider à se marier. On sait qu'il a du bien, et il laisse son jeune neveu travailler sans l'aider, c'est une horreur ! ce jeune homme aime la jeune personne... Oh ! si je pouvais arranger ce mariage-là, ça dérangerait le sien.

Les Garçons.

SCENE IV.

MANETTE, AUGUSTE.

*(Auguste frappe doucement à la porte, Manette va ouvrir.)*MANETTE, *mystérieusement.*

Ah! vous voilà, monsieur!

AUGUSTE.

Oui, mademoiselle; vous m'avez promis de vous intéresser à moi. Est-ce que vous allez me présenter à mon oncle?

MANETTE, *vivement.*

Il n'est pas encore temps, il vous recevrait mal dans ce moment-ici; laissez-moi le préparer à vous voir.

AUGUSTE.

Mais si nous tardons à mettre quelque obstacle à son mariage, j'esuis perdu!

MANETTE.

Soyez tranquille : je m'intéresse autant que vous à ce que ce mariage ne se fasse pas.

AUGUSTE.

Je ne suis pas encore établi faute de huit ou dix mille francs.

MANETTE.

Il faudra bien que votre oncle les donne, je m'en charge. *(On entend tourner Ribouveau.)* Chut! je l'entends. Passez dans le salon; si quelqu'un y entrerait, cachez-vous derrière le paravent.

AUGUSTE.

Oui, mademoiselle. Vous êtes aussi bonne que jolie!

(Il entre dans le salon à gauche du spectateur. Manette repousse la porte qui doit ouvrir sur le théâtre.)

SCENE V.

MANETTE, RIBOULEAU.

RIBOULEAU, *sortant de sa chambre et regardant du côté de la porte d'entrée à droite.*

Avec qui parlais-tu donc là?

MANETTE.

Je me parlais toute seule.

RIBOULEAU.

J'ai entendu une voix d'homme.

MANETTE.

Qu'est ce que cela peut vous faire? est-ce que je n'ai pas le droit de recevoir qui bon me semble?

RIBOULEAU.

Ah! c'était quelque marchand, quelque fournisseur?...

MANETTE, appuyant.

Non, c'était un jeune homme qui est venu me voir...

RIBOULEAU.

Un jeune homme! En effet on m'avait déjà dit que tu recevais des jeunes gens.

MANETTE.

Pourquoi n'en recevrais-je pas? êtes-vous jaloux? Je ne suis pas votre femme : vous n'avez pas envie de m'épouser, n'est-ce pas?

RIBOULEAU, embarrassé.

Mais... dame... je ne crois pas que... Est-ce que tu trouves que je ne suis pas trop vieux pour me marier?

MANETTE, s'adoucissant.

Ça dépend de la femme que vous épouseriez. (*On sonne* *.)

RIBOULEAU.

Tiens! qui est-ce qui sonne?

MANETTE, allant à la petite table.

Voyez donc.

RIBOULEAU, surpris.

Ah! c'est vrai... elle est occupée. (*On sonne encore*.)

MANETTE.

Mais on résonne : allez donc ouvrir.

RIBOULEAU, allant ouvrir

Tiens! c'est l'ami Duchemin.

SCENE VI.

LES MÊMES; DUCHEMIN.

DUCHEMIN, gaiement.

Bonjour, mon vieux.

RIBOULEAU.

Ne m'appelle donc pas comme ça!

MANETTE, à part.

Ça le vexé!

DUCHEMIN.

J'ai su que tu avais du monde, et je viens.

RIBOULEAU.

Sois le bienvenu.

DUCHEMIN, poliment.

Bonjour, mam'selle Manette.

RIBOULEAU.

Ne la tourmente pas; elle a de l'humeur.

* Le souffleur se chargera de sonner pour que la réplique ne manque pas.

MANETTE, *allant et venant.*

Comment va mam'selle Thérèse, monsieur Duchemin ?

DUCHEMIN.

Pas mal ; elle est allée passer huit jours à Coulommiers, dans son pays... Et vous, mam'selle Manette, vous ne maigrissez pas.

MANETTE.

Non, je me porte bien.

DUCHEMIN, *à Ribouveau.*

Qu'est-ce qu'on m'a donc dit ? c'est un repas d'accordailles ? tu vas te marier ?

RIBOULEAU, *le poussant.*

Tais-toi donc ! il n'est pas question de ça.

DUCHEMIN.

C'est la nouvelle du quartier.

RIBOULEAU, *le poussant encore.*

Paix donc !

DUCHEMIN, *parlant plus fort.*

Ah ! oui, à cause de mademoiselle Manette.

RIBOULEAU, *le poussant plus fort.*

Mais tais-toi donc, animal !...

MANETTE, *qui écoutait*.*

Quand vous pousserez monsieur Duchemin ! je sais tout, allez... c'est bien, monsieur, il faut que j'apprenne ça par une personne tierce !

RIBOULEAU.

On aura fait des cancans... il n'y a rien de fait encore.

DUCHEMIN, *appuyant.*

Non, je te jure qu'on en parle très sérieusement... on nomme la fille de monsieur Coquet.

MANETTE.

Qu'est-ce qu'on dira ? Vous avez un neveu, le fils de votre propre sœur... vous allez le déshériter, c'est du beau... c'est du superbe !

RIBOULEAU.

Un joli sujet que mon neveu ! un étourdi que j'avais mis en apprentissage... et qui a été renvoyé de chez trois horlogers où je l'avais placé...

MANETTE.

Ah !... un jeune homme peut commettre des inconséquences et n'être pas un mauvais sujet pour ça.

RIBOULEAU.

Mais, Manette, tu ne m'en as pas toujours dit du bien.

* Ribouveau, Duchemin, Manette.

MANETTE, *d'un air patelin.*

C'est qu'on m'a dit que depuis quelque temps, il s'occupait beaucoup de son état...

RIBOULEAU.

Oui, pas mal : c'est un petit mauvais sujet, un coureur...

DUCHEMIN.

Que veux-tu ? il est jeune, il est horloger, il doit être du mouvement !

RIBOULEAU.

Le mouvement me fatigue... moi.

DUCHEMIN.

Parce que nous sommes vieux.

MANETTE, *avec dédain.*

Du reste, monsieur, je ne sais pas pourquoi je m'occupe encore de vous, de votre famille... vous êtes *lasse* d'être heureux ; mariez-vous, épousez une jeune femme qui vous tyrannisera ; il lui faudra des robes, des chapeaux à celle-là.

RIBOULEAU, *riant.*

Nous n'en sommes pas là.

MANETTE, *avec sentiment.*

Au surplus, je devais m'y attendre, ça finit toujours comme ça : j'aurai passé ici ma jeunesse, et c'est un autre qui récoltera... Les jeunes filles sont bien sottes de s'attacher à des maîtres qui ne se gênent pas pour les planter là. *(Elle pleure.)*

RIBOULEAU.

Voyons, Manette, pas de bêtises.

DUCHEMIN, *entmenant Ribouveau, à part.*

Au fait, tu l'as eue bien jeune... Je crois la voir encore quand elle est arrivée, avec son petit bonnet normand ; elle était toute drolette ! Sais-tu qu'il y a dix ans de cela !

RIBOULEAU, *bas à Duchemin.*

Laisse-moi donc tranquille avec tes souvenirs ; je le sais bien qu'elle est jolie, je le sais mieux que toi, peut-être.

DUCHEMIN, *haut.*

Non, c'est que ça me fait de la peine, cette bonne mademoiselle Manette...

RIBOULEAU, *le poussant.*

Hein !... vieux courtisan, vieux diplomate ! Manette, je vais chercher un homard. Je reviens, entends-tu.

MANETTE, *avec humeur.*

Allez, allez.

(Il sort.)

SCENE VII.

DUCHEMIN, MANETTE.

MANETTE.

Voyons, monsieur Duchemin, vous qui êtes galant, aidez-moi à finir mon couvert ; je n'ai de cœur à rien aujourd'hui.

DUCHEMIN.

Oui, je conçois...

MANETTE.

Tenez, les assiettes sont sur la petite table.

DUCHEMIN.

Oui, en voilà une pile ; pourvu que je n'aie pas faire de maladresse. (*Il prend les assiettes et les porte sur la table.*)

MANETTE, tout en arrangeant le couvert.

Dites donc, monsieur Duchemin...

DUCHEMIN.

Quoi, mam'selle Manette ?

MANETTE.

Quand donc en finissez-vous avec mademoiselle Thérèse ?... Vous deviez l'épouser l'année dernière, et puis c'est encore tombé dans l'eau.

DUCHEMIN.

Ah ! ah ! je ne suis pas jeune... (*Il veut lui prendre la taille.*)

MANETTE.

Finissez donc, monsieur Duchemin...

DUCHEMIN.

Je ris... je plaisante...

MANETTE, revenant sur le devant de la scène.

Si vous ne me laissez pas tranquille, je le dirai à votre bonne ; c'est qu'elle ne rirait pas, mam'selle Thérèse...

DUCHEMIN.

Vous pouvez bien lui dire si vous voulez. Je suis libre de mesactions.

MANETTE.

Ah ! comme vous êtes brave quand elle n'est pas là : vous rappelez-vous cette fois que vous ne voulussiez pas qu'elle aille danser, et qu'elle y a été tout de même, et qu'elle avait la clé, et que vous avez été obligé d'attendre jusqu'à dix heures chez lap ortière, quelle mine vous faisiez !

DUCHEMIN.

Ah ! c'est bon pour une fois...

MANETTE.

Pour une fois... pour une fois... vous êtes joliment petit garçon devantelle.

DUCHEMIN.

Thérèse est bonne fille. J'ai l'air de me laisser mener ; mais quand je fais ma grosse voix, ah ! oh ! .

MANETTE.

Elle vous rit joliment au nez.

DUCHEMIN.

Vous êtes méchante comme un diable ! Manette, je vais vous embrasser pour la peine. (*Il veut l'embrasser.*)

MANETTE, *le repoussant.*

Monsieur Duchemin, pas de gestes. (*On sonne.*) Voici du monde. (*à part.*) Qu'est-ce qu'il a donc, ce vieux fou ? (*Elle ouvre la porte.*)

SCENE VIII.

DUCHEMIN, MANETTE, M. ET MADAME COQUET,
EULALIE, *en toilette.*

DUCHEMIN, *à Manette.*

Ah ! ah ! c'est la petite future ; elle est gentille ; c'est tout jeune !

MANETTE.

Vous trouvez...

COQUET.

Est-ce que monsieur Ribouveau n'y est pas, mademoiselle Manette ?

MANETTE, *d'un air de mauvaise humeur.*

Non, il est sorti ; asseyez-vous, il va revenir.

COQUET.

Je le croyais chez lui. (*Madame Coquet s'assied.*)

MANETTE.

Vous arrivez de bien bonne heure, aussi.

COQUET.

Dame ! il avait dit que c'était un déjeuner.

MANETTE, *sèchement.*

Un déjeuner dinatoire.

MADAME COQUET, *à son mari.*

Voilà une bonne qui me paraît fort insolente.

COQUET, *bas à sa femme.*

Nous la chasserons après le mariage.

DUCHEMIN.

Dites donc, mam'selle Manette, si vous faisiez entrer au salon ?

MANETTE.

Il n'y a pas de feu.

COQUET, *surpris.*

Il n'y a pas de feu !... A quelle heure dînera-t-on ?

MANETTE.

Pas avant trois heures. Le traiteur n'est prévenu que pour cette heure-là.

MADAME COQUET, à son mari.

Quel mauvais ton?... une domestique parler comme ça !
(haut.) Vous prenez chez le traiteur ? ça n'est pas économique.

MANETTE.

Oui ; mais c'est plus tôt fait, et ça donne moins de mal.

COQUET.

Mam'selle Manette, Élisabeth va venir vous aider.

MANETTE.

Comme elle voudra, qu'elle ne se gêne pas.

MADAME COQUET, se levant.

C'est à n'y pas tenir !

SCENE IX.

DUCHEMIN, MANETTE, RIBOULEAU, EULALIE,
MADAME COQUET, M. COQUET.

RIBOULEAU, gaiement.

Me voilà ! me voilà ! j'étais allé chercher un homard. (Il le pose sur la table.) Comment ! on ne vous a pas fait entrer dans le salon ?

COQUET.

Il n'y a pas de feu dans ton salon.

RIBOULEAU, bas à Manette.

Ah ! ça, Manette, es-tu folle ?

MANETTE.

Je ne les ai pas empêchés d'y aller.

RIBOULEAU, bas.

Voyons, ne va pas faire la mauvaise tête. (saluant Eulalie.)
Bonjour, mademoiselle Eulalie, sommes-nous un peu remise
des petites contrariétés d'hier ? (à part.) Elle est gentille...

EULALIE.

Oui, monsieur.

RIBOULEAU.

Fort jolie ! cette coiffure vous va très bien.

MANETTE, à Duchemin.

Il veut faire son gentil ; ça lui va bien avec son gros ventre.

RIBOULEAU, toujours galant.

Charmante Eulalie ! (voyant Manette qui le regarde.) Manette, si tu allais chez le traiteur ?

MANETTE.

J'aurais beau y aller, ça ne le fera pas venir plus vite.

COQUET.

En attendant le dîner, si nous causions un peu de l'affaire en question, mon cher Ribouveau ?

RIBOULEAU, *embarrassé.*

Certainement... pourquoi pas?... (*d Manette.*) Manette, va donc voir si le traiteur...

MANETTE, *impatienteé.*

Il sonnera.

RIBOULEAU.

Mais les Joli n'arrivent pas ; mon Dieu ! les vilaines gens pour se faire attendre !

COQUET, *apercevant le traiteur qui entre.*

Ah ! voilà le traiteur !

RIBOULEAU.

Soyez le bienvenu.

SCENE X.

DUCHEMIN, M. ET MADAME JOLI, RIBOULEAU, M. ET MADAME COQUET, EULALIE ; *au fond*, MANETTE et LE TRAITEUR, *servant les plats et la soupière.*

COQUET.

Eh ! arrivez donc, lambins ! comme vous venez tard !

MADAME JOLI, *minaudant.*

C'est Joli qui n'en finit pas de lacer mon corset

JOLI.

C'est ma femme qui n'en finit jamais de me mettre ma cravate.

RIBOULEAU.

Diable ! voilà de la galanterie.

AIR du Fleuve de la vie.

Tous ces petits soins-là, madame,

Font honneur à votre mari...

Comment ! vous lacez votre femme ?

COQUET.

Moi je lace la mienne aussi.

MADAME COQUET.

Taisez-vous donc !

COQUET.

Pas vrai, bobonne ?

RIBOULEAU.

Moi, loin d'avoir un tel bonheur,

Comme garçon j'ai le malheur

De ne lacer personne.

COQUET.

Ça viendra, Ribouveau.

Les Garçons.

JOLI.

Ah! çà, voilà un couvert qui a fort bonne mine, nous allons réparer le temps perdu.

RIBOULEAU.

Mes amis, vous serez indulgent; c'est un diner de garçon, un véritable ambigu, tout est servi à la fois... nous tâcherons d'être gais.

COQUET.

A table! je meurs de faim.

TOUS.

Oui, oui.

(*Manette et le traiteur avancent la table vers l'avant-scène.*)

CHOEUR.

AIR de la Muette.

A table! allons, mettons-nous vite à table!
 Les plats sont chauds, les vins sont frais;
 On fait toujours un repas agréable
 Quand l'appétit assaisonne les mets.

RIBOULEAU, *plaçant son monde* *.

Charmante Eulalie, au bout.

DUCHEMIN, *riant*.

C'est la place de la mariée, ah! ah!

MADAME COQUET.

Nous n'en sommes pas là.

MANETTE, *à part*.

Je l'espère bien.

RIBOULEAU, *plaçant*.

Monsieur Coquet et madame Joli.

DUCHEMIN.

Et moi, où me mets-tu?

RIBOULEAU.

Au milieu, entre ces deux dames; songe à avoir soin de tes voisines. Joli, mettez-vous là... j'espère que je vous donne un charmant vis-à-vis.

DUCHEMIN.

Ma foi! je m'asseois; j'ai, comme on dit, les dents d'une aune.

RIBOULEAU.

Allons, Duchemin, sers le potage.

DUCHEMIN, *debout et servant*.

Je ne suis pas fort adroit. Chez moi, c'est Thérèse qui sert... faites passer. (*Les assiettes circulent; on se fait des politesses.*)

* Places à table: Eulalie, Ribouveau, madame Joli, Duchemin, madame Coquet, Joli, Coquet; les bonnes derrière.

COQUET, à Joli.

Après vous.

MADAME JOLI.

Voilà un excellent potage.

DUCHEMIN.

Tout le monde est-il servi ?

TOUS.

Oui.

DUCHEMIN.

A moi, maintenant. (*Il tient d'une main son assiette, de l'autre sa cuillère ; on sonne ; il reste en suspens.*)

RIBOULEAU.

On sonne. Qui est-ce qui est là ?

SCENE XI.

LES MÊMES, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

Monsieur Duchemin, c'est la portière qui vient de la part de votre bonne qui arrive de la campagne.

DUCHEMIN, *posant son assiette et tirant une clé.*C'est bon, voilà la clé. (*Il reprend son assiette.*)

ÉLISABETH.

Non. Elle a dit à la portière que vous veniez vous-même.

DUCHEMIN, *avec humeur.*

Diable !

JOLI, *bas à Coquet.*

Je parie qu'il va y aller.

COQUET, *riant.*

Sont-ils drôles avec leurs gouvernantes !

ÉLISABETH.

Dépêchez-vous donc, monsieur Duchemin, mam'selle Thérèse attend chez la portière.

DUCHEMIN, *se levant de table, embarrassé.*

Il faut qu'il y ait quelque chose...

JOLI, *riant et mangeant.*

Faites, faites, monsieur Duchemin.

DUCHEMIN, *allant prendre son chapeau, dit, à part, sur le devant de la scène.*

C'est pourtant bien terrible de vivre sous le despotisme d'une cuisinière. (*haut.*) Je vais revenir.

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Mesdames, qu'on me pardonne

Si je vous quitte un instant.

JOLI.

Allez trouver votre bonne.

COQUET.

Courez, elle vous attend.

DUCHEMIN.

Je n'irais pas, croyez bien,

Que cela n'y ferait rien.

TOUS.

Allez donc,

Courez donc!

Ce que c'est qu'un vieux garçon!

Ah! que c'est drôle un vieux garçon!

SCENE XII

LES MÊMES, *excepté* DUCHEMIN.

JOLI, *se levant.*

Je vais prendre sa place. (*Il s'assied au milieu.*)

COQUET, *riant.*

Il ne reviendra pas, il est avec sa bonne.

RIBOULEAU.

Faute d'un moine, l'abbaye ne manque pas.

COQUET.

Voyons, Ribouveau, vous qui êtes gai, dites-nous quelque gaudriole.

MADAME JOLI.

Messieurs, surtout pas de mots à double entente; songez qu'il y a ici des dames.

RIBOULEAU.

Je me vante de posséder le sentiment des convenances... monsieur Coquet, voulez-vous une côtelette?

COQUET.

Volontiers.

MADAME COQUET.

Ayez des égards pour les dames.

RIBOULEAU, *à Coquet.*

Avec un peu de moutarde?

JOLI, *riant.*

Ah! des égards avec un peu de moutarde... il n'en démordra pas!

RIBOULEAU.

A table, ce n'est pas le moment de *démordre*. (*Il rit.*) Ah! ah! ah!

COQUET.

Diable de fou! va, il a manqué me faire étrangler; il est cause que j'ai avalé de travers.

SCENE XIII.

LES MÊMES, AUGUSTE, *entr'ouvrant la porte du salon qui le cache aux acteurs.*

AUGUSTE, *d part.*

Ils mangent, et moi, je suis prisonnier là ! je meurs de faim !

JOLI, *à Ribouveau, lui montrant le rôti.*

Attaquez-moi donc ce gaillard-là.

AUGUSTE, *croyant qu'on parle de lui, referme la porte.*

Ciel !

RIBOULEAU.

Quel gaillard ?

JOLI.

Eh bien ! cet animal qui attend qu'on lui coupe bras et jambes.

AUGUSTE, *reparaissant.*

J'ai cru qu'il parlait de moi.

RIBOULEAU.

Ah ! c'est que je ne suis pas fort sur la découpure ; c'est ordinairement Manette qui taille, qui sert... Tiens, Manette, coupe-nous ça.

MANETTE, *prenant le plat entre monsieur et madame Coquet avec un mouvement d'humeur.*

COQUET.

Prenez donc garde à la sauce ! Ah ! mon habit !

MADAME COQUET.

Ma robe ! que vous êtes maladroite !

MANETTE.

Dame ! c'est pas de ma faute.

JOLI.

Je vais servir le pâté... diable ! des perdreaux ! *(Il découpe.)*
Dieux ! qu'ils sont durs. *(Il en fait passer à Eulalie.)*

RIBOULEAU.

Ils sont durs... dis donc, Manette ?

MANETTE.

Je ne suis pas dedans.

RIBOULEAU, *riant.*

Si tu étais dedans, ils seraient plus tendres.

MANETTE.

C'est bon ! *(Pendant qu'on mange, Auguste risque de s'avancer près d'Eulalie qui se trouve placée près de la porte.)*

AUGUSTE, *bas.*

Mademoiselle Eulalie, ayez pitié de moi !

EULALIE, *surprise.*

Ah !

AUGUSTE, *bas.*

Je tombe d'inanition !

EULALIE.

Tenez. (*Elle lui donne son assiette où l'on venait de servir la moitié d'un perdreau ; Manette lui en donne une blanche.*)

AUGUSTE.

Je ne veux vivre que pour vous. (*Il rentre.*)

RIBOULEAU.

Mademoiselle Eulalie ne fait rien.

JOLI.

Si fait, je viens de lui servir la moitié d'un perdreau.

EULALIE, *embarrassée.*

Je l'ai mangée, mon cousin.

RIBOULEAU.

Ça été bientôt fait, vous devez étouffer. Buvons donc ; Joli, vous avez le vin de votre côté ; à moi un bon verre... pur !

(*Joli verse à boire en commençant par le verre de Ribouveau, qui présente ensuite celui d'Eulalie ; pendant ce temps-là, Auguste vide le verre de Ribouveau qu'Eulalie lui a passé ; Manette en met un autre.*)

COQUET.

Si nous buvions à la santé de l'Amphytrion ?

TOUS.

Oui, oui ; à votre santé, monsieur Ribouveau !

RIBOULEAU, *prenant son verre qu'il croit plein.*A la vôtre, mes chers convives ! (*Il va pour boire.*) Eh bien ! ma petite voisine, vous avez vidé mon verre au lieu du vôtre.

COQUET.

Comment ! un grand verre de vin pur !

RIBOULEAU.

Ah ! vous avez bu dans mon verre ! je saurai votre pensée.

EULALIE, *à part.*

Il saura que je le déteste.

MADAME COQUET.

Ma fille, prenez garde aux distractions.

RIBOULEAU.

Si c'était du champagne, ce serait moins dangereux ; c'est le vin des dames. Ah ! à propos de champagne, Manette, tu vas nous en faire boire.

JOLI.

Bonne idée... vive le champagne !

MANETTE, *sur le devant de la scène, à gauche.*

J'en suis fâchée, monsieur, il n'y en a pas de monté.

MADAME COQUET.

Eh bien ! puisque c'est mademoiselle qui va à la cave...

MANETTE.

La cave est fraîche et j'ai trop chaud ; je ne peux pas y descendre.

COQUET.

Allons, Ribouveau, vous ferez comme moi, vous irez vous-même.

RIBOULLEAU, *se levant.*

Je ne sais seulement pas où elle est. (*Il va près de Manette.*)
Manette, il faut descendre à la cave.

MANETTE, *bas.*

Je n'y descendrai pas.

RIBOULLEAU, *se fâchant, mais à demi-voix.*

C'est ridicule aussi !

JOLI.

On attend le champagne demandé.

RIBOULLEAU, *bas à Manette.*

Mauvaise tête ! (*haut.*) Ah ! je me rappelle qu'il y en a une bouteille de montée. (*Il se lève et va la chercher au buffet.*)

COQUET, *à Joli.*

Il y va lui-même.

RIBOULLEAU.

Tu nous feras au moins la grace de nous donner des verres.

MANETTE.

Élisabeth, ils sont là, sur la petite table.

RIBOULLEAU.

Et tu nous feras bien le plaisir de déboucher la bouteille.
(*Manette débouche la bouteille, Élisabeth place les verres.*)

JOLI.

Et servez-nous dans le genre mousseux !

RIBOULLEAU.

AIR : *Si les dés vident notre bourse* (du Régent).

Point de gaité, point de refrain

Sans quelques verres de champagne :

C'est le vrai charme d'un festin,

C'est le bouquet qui l'accompagne.

Lorsque de ce joli vin-là

Pétille la mousse légère,

L'étiquette aussitôt s'en va,

La beauté devient moins sévère. (*bis.*)

Mes amis, tendez votre verre,

Manette vous le remplira.

(*Il présente le verre d'Eulalie.*)

Charmante future, permettez...

MANETTE, hors d'elle.

Sa future! c'est trop fort. (*Madame Joli tend son verre; Manette répand du champagne sur sa robe.*)

MADAME JOLI, furieuse.

Mais, Manette, vous m'abîmez... cette fille est insupportable!

RIBOULEAU, prenant la bouteille des mains de Manette.

Manette, c'est trop fort à la fin!... je verserai moi-même.

MANETTE.

Eh bien! versez. (*Elle va s'asseoir dans un coin à droite et pleure.*)

RIBOULEAU.

Ça ne sera rien; une petite chanson, et vous ferez chorus.

(*On passe la bouteille de main en main.*)

MADAME JOLI.

Chantez-nous quelque chose d'aimable.

COQUET.

Du Béranger.

MADAME COQUET.

Pas de politique.

RIBOULEAU.

Voulez-vous *Frétillon*? *Mon lait de poule et mon bonnet de nuit*?

MADAME COQUET.

Prenez garde, elle est très croustilleuse... ce n'est pas pour moi que je dis ça; mais ma fille...

MADAME JOLI.

Oui, cette jeune personne... il est plus prudent de l'éloigner.

COQUET.

D'ailleurs, les demoiselles ne restent pas au dessert; va, Eulalie, va au salon, mon enfant.

EULALIE, se levant.

Mais, maman, c'est que...

MADAME COQUET.

Allez au salon, quand on vous le dit.

EULALIE, sur la porte du salon et n'osant pas entrer.

Je voudrais...

RIBOULEAU.

Elle voudrait m'entendre chanter.

MADAME COQUET, se levant de table, et la poussant dans le salon.

Obéissez donc!

EULALIE, rencontrant Auguste.

Ah!

TOUS.

Qu'est-ce que c'est?

AUGUSTE, paraissant.

Je me sauve! (*Il traverse le salon en coarant.*)

TOUS.

Au voleur! (*Élisabeth et Coquet reculent la table au fond du théâtre.*)

SCENE XIV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, DUCHEMIN, ramenant AUGUSTE, qu'il tient au collet*.

AUGUSTE, se débattant.

Laissez-moi, monsieur.

DUCHEMIN.

Non, parbleu! je ne vous lâcherai pas; j'ai la poigne bonne.

RIBOULEAU.

Ah! ah! que venez-vous faire chez moi? êtes-vous vraiment un voleur?

AUGUSTE, honteux.

Mon oncle!

RIBOULEAU.

Comment! c'est mon neveu, Auguste Pichard! et que fais-tu caché ici? et Manette qui savait!... quel soupçon!

MADAME COQUET, vivement

Mais, c'est mon petit horloger.

MADAME JOLI.

C'est le mien aussi.

RIBOULEAU.

Voyons! que faisais-tu là-dedans?

AUGUSTE, embarrassé.

Mon oncle, j'arrangeais la pendule de votre salon.

RIBOULEAU.

Mais voilà deux heures que tu es là-dedans... et Manette!

MANETTE, toujours assise et pleurant.

Quoi! monsieur, vous me soupçonnez? c'est une horreur!

ÉLISABETH, criant.

Ah! mon Dieu! mam'selle Manette qui se trouve mal.

RIBOULEAU, courant à elle.

Ah! mon Dieu! de l'eau, ouvrez la fenêtre! madame Coquet, auriez-vous un flacon sur vous! (*Il lui tape dans les mains.*) Manette, je n'ai pas voulu te faire de la peine.

MADAME COQUET.

C'est d'une indécence!...

MADAME JOLI.

C'est d'une immoralité profonde.

* Joli, madame Joli, Eulalie, madame Coquet, Coquet, Ribouveau, Auguste, Duchemin, Manette assise, Élisabeth.

Les Garçons.

RIBOULEAU, *très ému.*

Ca va-t-il mieux, Manette ?

MANETTE, *se levant.*

Oui : laissez-moi tranquille, ce n'est pas de moi que monsieur Auguste est amoureux, c'est de mam'selle Eulalie.

M. et MADAME COQUET.

Est-il possible ! vous êtes une impertinente ! cela n'est pas vrai.

EULALIE, *naïvement.*

Si, maman, cela est vrai.

RIBOULEAU.

Par exemple !...

DUCHEMIN, *riant.*

Quelle candeur ! épouse-la, mon ami ! celle-là ne te trompera pas.

MADAME COQUET.

Mais, ma fille, vous vous trompez.

EULALIE.

Non, maman ; demandez plutôt à Élisabeth.

ÉLISABETH.

Oui, madame, ces jeunes gens s'aiment, et si M. Auguste avait dix mille francs, son bourgeois lui vendrait son fonds.

(*Elle sort.*)

RIBOULEAU, *gravement.*

Comment, monsieur, vous n'avez pas eu confiance dans votre oncle, dans votre bon oncle, dans votre excellent oncle !

AUGUSTE.

Mais, mon oncle, je me suis présenté vingt fois, et l'on m'a toujours dit que vous n'y étiez pas.

RIBOULEAU, *regardant Manette qui lui pousse le coude.*

C'est qu'apparemment j'étais sorti. Il fallait m'écrire, monsieur.

AUGUSTE.

Je vous ai écrit au jour de l'an et à votre fête, je n'ai pas reçu de réponse.

RIBOULEAU.

La poste est tellement inexacte !

MANETTE, *à part, à Duchemin.*

C'est moi qui les gardais.

RIBOULEAU.

Allons, en voilà assez ; je vais vous établir. Monsieur et madame Coquet, consentez à l'échange ; il est plus jeune que moi...

COQUET.

Qu'en penses-tu, madame Coquet ?

MADAME COQUET.

Du moment qu'il les établit!... (*Auguste passe entre Eulalie et madame Coquet.*)

JOLI.

C'est le plus sage. Ribouveau, vous leur servirez de père, vous demeurerez avec eux, en famille...

MANETTE.

De quoi vous mêlez-vous? Chacun chez soi, on est plus libre.

RIBOULEAU.

Oui, oui, Manette a raison; chacun chez soi, on est plus libre*.

AIR: *Veillons au salut de l'empire.*

Décidément je me prononce;

Mon ami, je fais comme toi:

A me marier je renonce;

Mon indépendance est ma loi.

Liberté! liberté!

A toi seule je rends hommage!

DUCHEMIN, *électrisé.*

Liberté! liberté!

C'est toi qu'ici nous chérissons...

RIBOULEAU.

Plutôt la mort que l'esclavage!

C'est la devise des garçons.

ÉLISABETH, *entrant.*

Monsieur Duchemin, mam'selle Thérèse est là qui vous demande.

DUCHEMIN, *furieux.*

Encore Thérèse! mais c'est une persécution! qu'est-ce qu'elle veut?

ÉLISABETH.

Elle dit qu'elle est fatiguée de la voiture, et qu'elle veut se coucher de bonne heure.

MANETTE.

Si elle est fatiguée...

RIBOULEAU.

Au fait...

MADAME COQUET.

C'est d'un révoltant... la société se décompose...

DUCHEMIN.

Dites à Thérèse que j'y vas.

* Joli, madame Joli, Eulalie, Auguste, madame Coquet, Coquet, Ribouveau, Duchemin, Manette.

COQUET, *riant.*

Oh ! les garçons, comme ils sont libres ! (*Tous les acteurs du côté gauche rient en regardant et montrant au doigt les deux garçons et Manette.*)

MADAME COQUET, *sèchement.*

Ah ! ça, messieurs, rentrons : nous allons nous habiller pour ce bal (*appuyant.*) où vous nous conduirez.

COQUET et JOLI.

Comment ! comment... !

RIBOULEAU, *riant.*

Oh ! les gens mariés ! comme ils sont indépendans ! (*Les deux groupes se regardent en se moquant l'un de l'autre.*)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Air de *Joconde.*

Vive à jamais l'indépendance !
On la prône de cent façons :
Il faut, pour en jouir en France,
N'être ni maris ni garçons.

RIBOULEAU, *au public.*

Air de *Julie.*

Nos deux tableaux sont peu de chose :
C'est en riant qu'on donne des leçons ;
Et nous n'avons fâché, je le suppose,
Ni les maris, ni les garçons.
Pour que nos scènes réussissent,
Le vrai moyen, je vous le dis tout bas,
C'est qu'aujourd'hui les maris ne sifflent pas,
Et que les garçons applaudissent.

Ou bien, si vous aimez mieux :

Que les garçons ne sifflent pas,
Et que les maris applaudissent.

20 JY 03

FIN.